

# Monsieur Marcus & la contre-culture

par Thierry Marignac

Thierry Marignac traduit il y a quelques années *Lipstick Traces*. Mais l'édition du livre qu'il préparait pour l'éditeur Jeffa Head ne put paraître. Récit virulent, mais non dénué d'humour, sur une aventure éditoriale qui avorta... et de quelques considérations sur Greil Marcus.



Non, gloser sur **Greil Marcus** n'est pas une tâche très agréable ; on oublierait volontiers l'existence de ce genre d'infimes "intellectuels" au carriérisme dérisoire pour aller s'éclater l'orbite dans la stratosphère où gravitent les déjantés, les saltimbanques, les artistes. Le laborieux décorticage d'une culture dont ce lourdaud gentleman d'outre-Atlantique nous inflige le pensum vient lui-même d'une amnésie totale de l'Europe en ce qui concerne la meilleure poésie du XX<sup>e</sup> siècle, en partie née chez elle. On est tenté de vouloir lui infliger le même traitement. Que les universitaires américains soient contaminés par la chaude-pisse structuraliste après tout, ça les regarde, qu'ils décident de passer à cette navrante moulinette quelques-uns des thèmes et des idées qui nous sont chers, c'est déjà moins acceptable, mais du moment que ça reste entre eux... Voilà que sous l'égide des khâgneux trentenaires qui savent tout sans rien connaître, le pesant ouvrage de **Monsieur Marcus** fait son

entrée dans le pays même où une marchandise avariée de cet acabit n'aurait jamais du passer la douane : la France, que l'imbécile admiration à tout crin de n'importe quelle idiotie, pourvu qu'elle soit anglo-saxonne, rend équivalente à une vache à traire pour le moindre "critique culturel" anglo-américain.

Encore une fois, pas de quoi fouetter un chat, la bêtise règne et ce qui la rend dangereuse, c'est surtout sa puissance financière. Mais il se trouve, qu'au-delà de l'arrivisme flagrant de **Mr Marcus**, j'ai eu indirectement affaire à lui, par le truchement d'une maison d'édition appelée Jeffa Head, qui n'eut qu'une existence éphémère. Son propriétaire, un personnage stendhalien, fils de famille instable que sa fébrilité même rendait attachant, rappelant la haute inquiétude des saltimbanques évoqués précédemment, m'avait proposé de traduire le Grand œuvre du penseur amerloque de fort calibre : *Lipstick Traces*. Après l'avoir mis en garde contre les métaphores à l'eau de vaisselle jaillissant spontanément sous la plume de l'auteur en une consternante féerie du délayage, et contre le caractère plouc du Nord-Dakota de cet "ouvrage", j'acceptais la mission, qui pour douloureuse qu'elle fût, représentait tout de même un à-valoir autour de 80 000 fr.. L'éditeur lui-même était sous le coup de l'éblouissement "multiculturel" des années 80. Il se dessala petit à petit, ne se débarrassant toutefois jamais complètement de la naïveté qui l'avait poussé sur la piste des "idées" de **Mr Marcus**.

A chacun de mes voyages aux USA d'où je ramenaient des livres de paranos et poètes, je constatais par un prière d'insérer ici, un article là, une conférence ou un séminaire ailleurs, que Marcus, l'expert en dadao-lettrisme-punk-rock, avait gravi quelques échelons dans l'*establishment* culturel-universitaire de la Côte Est. J'avais hâte d'encaisser le solde, d'en avoir terminé avec le recyclage d'une culture à peine comprise mais très efficacement utilisée par **Mr Marcus** pour faire son chemin dans l'appareil. Je me gardais de trop parler de ces états d'âme, la traduction n'est pas toujours une sinécure, il faut en prendre son parti. Tout devait changer cependant lorsque l'épicier **Marcus**, qui avait prétendu fraterniser avec l'éditeur de Jeffa Head, fit en sorte de récupérer ses droits, alors qu'il avait reçu des assurances que l'ouvrage était en cours de traduction, promesse de publication, détail des frais engagés, etc. La discussion s'envenima, l'éditeur de Jeffa Head fit valoir que le propos même (l'aventure dada, l'épopée lettriste, la tornade punk) de **Mr Marcus** aurait dû l'inciter à un peu de souplesse vis-à-vis d'une maison d'édition naissante aux prises avec les difficultés classiques du manque de moyens et de pénétration du marché. Mais le contact lettré qu'avait eu **Mr Marcus** avec une culture européenne de l'aventure artistique et du défi n'avait certes pas entamé la mesquinerie de fond de l'épicemard du Connecticut. Une nouvelle offre, financièrement intéressante et soutenue par les canaux médiatico post-Télérama, emporta ses suffrages.

Du coup, pour le mercenaire après tout peu concerné que j'étais, la réserve n'était plus vraiment de mise. Bien qu'ayant touché une bonne partie de l'avance due pour la traduction de cette pitoyable compilation de documents accessibles à tous aux éditions Champ Libre, je n'avais plus aucune raison de cacher le peu d'estime que m'inspirait son "exégèse". En effet, ce **Mr Marcus** s'était révélé digne de ses "travaux", préférant se goinfrer l'avance et engager une procédure, replet mais rapace, rock mais derrière une batterie d'avocats.

Cet épisode, certes anecdotique, devrait suffire, si besoin était, à ranger **Mr Marcus**, et conséquemment ses zéloteurs, dans la catégorie à laquelle ils appartiennent : celle du parasitisme

plus borné.

apparatchik le

## Sur les traces de Greil Marcus

Longtemps, c'est-à-dire depuis sa sortie américaine en 1989, *Lipstick Traces* resta un livre uniquement accessible aux amateurs éclairés sachant lire l'anglais. Aujourd'hui, il est disponible en langue française. Guillaume Godard, son traducteur, ouvre quelques pistes concernant le travail de son auteur, Greil Marcus.



**Chronic'art** : L'histoire de cette traduction commença comment pour vous ?

**Guillaume Godard** : C'est venu dans une conversation. Connaissant l'édition américaine, j'étais surpris et à la fois agacé que le livre ne soit pas traduit en français. Alors qu'il l'était déjà dans d'autres pays. Il n'existait qu'un texte de Greil Marcus traduit en France, un compte-rendu d'un concert de Woodstock. C'était un peu mince.

**Vous occupez une place centrale en tant que traducteur. Êtes-vous passé par des phases de découragements ?**

Ce qui est intéressant, c'est le livre. Greil lit le français, et pour cause. Je lui ai envoyé les chapitres au fur et à mesure. Il les a corrigés, complétés, parfois par une date ou un événement. Ce fut un échange incessant, très fructueux et motivant pour moi. Dix ans se sont passés depuis la première édition : des précisions ont donc été apportées par l'auteur, deux ou trois passages supprimés, d'autres modifiés. C'est un travail naturel après dix ans. De plus, on a retrouvé des photos qui dormaient dans des cartons : par exemple celle de Michel Mourre habillé en Dominicain et Serge Berna préparant l'assaut de Notre-Dame le 9 avril 1950 (cf. photo).

**Qu'est-ce ce qui en fait sa spécificité ?**

Le livre apporte surtout un éclairage sur ce qui a précédé l'Internationale situationniste, c'est-à-dire l'Internationale lettriste. Greil est le premier à avoir soulevé le voile sur cette histoire, à avoir enquêté. Grâce à sa culture (philo, littérature), il a pu établir un certain nombre de passerelles avec ce qui a suivi, et notamment le punk. Car, quand le punk a surgi, il a eu cette intuition : tout ce qui arrive découle de mouvements antérieurs (symbolique de Johnny Rotten en croix, les cris d'anarchie et de destruction, etc.). Il est donc parti sur des bribes d'infos, établissant dès qu'il le pouvait des concordances entre ces différents univers : la littérature et l'histoire des idées et la musique.

**On dépasse ici pourtant le cadre de l'étude historique.**

C'est avant tout un livre sur des aventures humaines. Mais Greil rééquilibre un peu les choses. Par exemple, contrairement à ce que pas mal de gens disent en France, Dada ça c'est plutôt passé à Zurich et à Berlin qu'à Paris. De même, le surréalisme n'est pas l'apothéose de Dada, mais une réduction, une transgression de l'esprit dada pour bousculer un peu le bourgeois.

**A votre avis, comment le livre va-t-il être reçu en France ?**

En France, on a pas la même perception de la culture que les anglo-saxons. Il y a toujours quelque chose de péjoratif à parler de "culture populaire". On se fait une très haute idée de la culture. Greil n'est pas dans cette tradition, c'est une évidence. Il ne donne pas de leçons. Il ne parle que de choses ultra-marginales pour un américain. C'est le trajet d'un amateur qui a vu que ces différents univers se fréquentaient. Il a trouvé des filiations qui aujourd'hui nous paraissent évidentes. Mais *Lipstick Traces* est avant tout l'histoire de sa vie : l'histoire, au travers d'entretiens avec des artistes, des musiciens, des écrivains, d'une quête personnelle. Je me suis contenté d'ouvrir la porte. Ce n'est pas mon métier la traduction. Mais cela me ferait plaisir de traduire un autre livre de Greil.

Benoît Laudier